

# LA SECTE DES ÉCONOMISTES

## Adam Smith et François Quesnay à l'origine des théories économiques

(Deuxième partie)

La place de l'agriculture, le rôle du gouvernement, la formation du capital, le rôle de la guerre et celui des impôts, la consommation des riches et le peu d'intérêt des professeurs d'Oxford pour leur tâche : les sujets qu'abordent nos amis Quesnay, Smith, Buccleugh et Rosine sont tout aussi variés et tout aussi d'actualité que dans leur précédente apparition. Qui de Quesnay et de Smith l'emportera ? Que la postérité en juge !

PAR ÉVELYNE RIVALS ET JEAN-LOUIS PEAUCELLE - SUP DE CO - PARIS

---

### SCÈNE 10 LES PRIX

*Quesnay, Smith, Buccleugh et Rosine*

*Rosine rentre, voit le gâchis et range bouteilles, briques et rubans.*

**Buccleugh** (*tendant de calmer le débat*) Qui fixe le prix ?

**Quesnay** Le prix fondamental des marchandises est établi par les frais de production.

**Buccleugh** (*rêveur*) Le prix fondamental !

**Quesnay** J'ai calculé les dépenses qu'exige la culture du blé. Pour quarante arpents, il faut compter une charrue et quatre chevaux. S'y ajoutent les frais de charron et de bourrelier, le maréchal ferrant, les gages du charretier, le valet, le fermage, les impôts, les frais de moisson, le battage et les intérêts des sommes avancées. Il faut aussi prévoir les faux-frais et petits accidents. Avec une production moyenne de cinq setiers par arpent, ...

**Rosine** On ne récolte pas plus de six quintaux à l'hectare.

**Quesnay** (*poursuivant*) ...le prix fondamental du blé

est, environ, de quinze livres le setier, en déduisant la semence.

**Bucleugh** (*rêveur*) Le prix fondamental !

**Smith** Effectivement, dans le prix du blé, une partie paye le fermage du propriétaire, une autre paye les salaires des ouvriers ainsi que les bêtes de labour, et la troisième paye le profit du fermier. Le prix naturel d'une marchandise permet juste de payer, suivant leurs taux naturels, le fermage de la terre, les salaires du travail et les profits du capital.

**Bucleugh** (*rêveur*) Le prix naturel !

**Rosine** (*chantant, extrait de « À Saint Malo, beau port de mer »*)

Marchand, marchand, combien ton blé ?  
(bis)

Trois francs l'avoine, six francs le blé

Nous irons sur l'eau  
Nous irons promener  
Nous irons jouer dans l'île.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.  
(bis)

C'est bien trop cher d'une bonn' moitié.

Nous irons sur l'eau  
Nous irons promener  
Nous irons jouer dans l'île.

Si j'le vends pas, j'le donnerai.  
(bis)

À ce compte, on peut s'arranger.

**Quesnay** En France, depuis trente ans, le prix du blé n'est jamais monté au-dessus de 17£ et il est descendu jusqu'à 11£. Les causes générales de prix sont la rareté ou l'abondance. La rareté augmente le prix, l'abondance le fait baisser. Les productions ont leur prix réglé par leur quantité et par la concurrence entre acheteurs.

**Bucleugh** Le prix ne peut-il pas rester très élevé ?

**Quesnay** Si les marchandises se vendent assez cher pour procurer un gain suffisant, la production augmente. À l'inverse, le bas prix du blé dans les années précédentes détermine les cultivateurs à en négliger la culture et le prix remonte.

**Bucleugh** Les quantités s'ajustent aux prix, mais les prix sont différents dans chaque pays.

**Quesnay** Le moindre avantage sur le prix dans un pays y attire la marchandise et l'égalité des prix se

rétablit continuellement. Cette compensation universelle des prix forme leur état naturel.

**Bucleugh** (*rêveur*)  
Leur état naturel !

**Quesnay** Ce prix général se forme comme le niveau des lacs et des mers qui communiquent entre eux. L'égalité du prix général entre nations commerçantes s'établit et se maintient par la communication du commerce.

**Bucleugh** Donc, le commerce stabilise les prix !

**Smith** Je suis du même avis. Lorsque la quantité mise sur le marché excède la demande effective, le prix de marché tombe en-dessous du prix naturel. Une des parties constituantes est payée en-dessous de son prix naturel. L'intérêt des propriétaires, des ouvriers ou de ceux qui les emploient les porte à en retirer une partie. La quantité amenée au marché diminue. Si, au contraire, la quantité amenée au marché se trouve en-dessous de la

demande, le prix de marché s'élève au-dessus du prix naturel. De là, l'élévation exorbitante dans le prix des choses nécessaires à la vie pendant le siège d'une ville.

**Rosine** Ah, non ! Pas la guerre !

**Smith** (*poursuivant*) L'intérêt de tous les autres propriétaires, de tous les autres ouvriers et de tous les autres entrepreneurs les porte à produire cette marchandise. La quantité amenée au marché augmente. Lorsque la quantité mise sur le marché suffit tout juste pour remplir la demande, le prix de marché se

L'attention principale du gouvernement doit être de donner aux propriétaires et aux fermiers la sécurité de jouir du fruit de leur industrie, de leur procurer le marché le plus étendu, par les voies de communication et la liberté d'exportation dans tous les autres états. (Adam Smith)

D. Darzacq/CGM  
trouve être – avec exactitude – le même que le prix naturel. La quantité mise sur le marché se proportionne d'elle-même à la demande effective. C'est l'intérêt de tous ceux qui emploient leur terre, leur travail ou leur capital pour produire la marchandise qu'elle n'excède jamais la demande. C'est l'intérêt de tous les autres qu'elle ne tombe jamais au-dessous.

**Buckleugh** (*exalté*)  
Bravo Smith. C'est l'équilibre du marché, n'est-ce pas ? Continuez de montrer qu'un Britannique sait aussi bien raisonner qu'un Français.

**Smith** (*très fier*)  
On peut donc dire que le prix naturel est le point central vers lequel gravite continuellement le prix de toute marchandise. La somme totale d'industrie pour mettre sur le marché une marchandise se proportionne naturellement à la demande.

**Rosine**  
Et nous sommes dans le meilleur des mondes possibles !

---

SCÈNE 11  
LE RÔLE DU GOUVERNEMENT

*Quesnay, Smith, Buckleugh et Rosine*

**Buckleugh** Alors, le gouvernement ne doit jamais fixer les prix ?

**Quesnay** Le gouvernement doit favoriser le commerce par la liberté, par la sûreté, par la franchise, par

toutes les facilités qu'il est possible de lui donner.

**Smith** Bien sûr, la protection du commerce est un devoir pour le pouvoir exécutif.

**Quesnay** La science du gouvernement économique consiste en la connaissance des véritables sources de richesse. Les richesses attirent les hommes ; les hommes et les richesses font prospérer l'agriculture, étendent le commerce, animent l'industrie, accroissent et perpétuent les richesses.

**Buckleugh** Moi, je pense que le gouvernement doit protéger les riches.

**Quesnay** La sûreté de la propriété est le fondement essentiel de l'ordre économique de la société.

**Smith** (*vers Buckleugh*) L'attention principale du gouvernement doit être de donner aux propriétaires et aux fermiers la sécurité de jouir du fruit de leur industrie, de leur procurer le marché le plus étendu, par les voies de communication et la liberté d'exportation dans tous les autres états.

**Buckleugh** Bravo, protégeons mes titres de propriété ! De l'ordre contre les trublions !

**Quesnay** Si les richesses étaient par trop exposées au pillage, elles susciteraient des désirs qui porteraient les compatriotes peu vertueux à violer le droit d'autrui.

**Smith** Le pauvre ne doit ni tromper, ni voler le riche, même si son gain lui est plus avantageux que la perte n'est nuisible à l'autre.

**Buckleugh** Que vous flattez mes intérêts !

**Rosine** Méfiez-vous ! Il vous trompe peut-être !

**Quesnay** Un jour le Dauphin se plaignait à moi des embarras de la royauté. « *Monseigneur, je ne trouve pas cela* », lui ai-je répondu. « *Eh bien, que feriez vous donc si vous étiez le Roi ?* » me demanda-t-il. « *Monseigneur, je ne ferais rien* » – « *Et qui gouvernerait ?* » – « *Les lois* » me suis-je permis de dire, et je le crois.

**Smith** Dans le système de la liberté naturelle, le souverain n'a que trois devoirs à remplir. Le devoir de défendre la société de tout acte d'invasion, ...

**Buckleugh** La guerre !

**Smith** (*poursuivant*) ... le devoir de protéger chaque membre de la société contre l'injustice, ...

**Buckleugh** Les tribunaux !

**Smith** (*poursuivant*) ... le devoir d'ériger et d'entretenir les ouvrages publics profitables à tous, que l'intérêt privé ne construirait pas.

**Buckleugh** Les routes !

**Quesnay** L'abus de l'autorité et la dureté du gouvernement sont la cause ordinaire de la destruction des états.

**Smith** Le système de la liberté naturelle est simple et

facile. Tout homme, tant qu'il n'enfreint pas les lois de justice, demeure en pleine liberté de suivre la route que lui montre son intérêt.

*Rosine sort.*

---

SCÈNE 12  
LE CAPITAL

*Quesnay, Smith, Buccleugh*

**Buccleugh** Les riches doivent être libres.

**Quesnay** C'est à chaque particulier de régir lui-même ses travaux et ses dépenses pour les productions qui pourraient lui être les plus profitables. S'il se trompe, son intérêt ne le laissera pas longtemps dans l'erreur.

**Smith** Certes, chaque individu met tous ses efforts à chercher pour son capital l'emploi le plus avantageux. Il a en vue son propre bénéfice. Le soin qu'il se donne pour trouver son avantage personnel le conduit nécessairement à préférer l'emploi de son capital le plus avantageux pour la société.

**Buccleugh** Et dans quoi me conseillez-vous d'investir ?

**Quesnay** Dans l'agriculture : la culture la plus profitable est celle qui procure les plus grands revenus, qui produit les denrées les plus recherchées et qui sont payées à plus haut prix par l'étranger.

**Smith** De toutes les manières dont un capital peut être employé, l'agriculture est la plus avantageuse à la société. Presque partout, l'agriculture est en état d'absorber un capital beaucoup plus grand qu'actuellement.

**Quesnay** De tous les moyens de gagner du bien, il n'y en a pas de meilleur, de plus convenable à l'homme, de plus digne de l'homme libre que l'agriculture.

**Smith** La beauté de la campagne, les plaisirs de la vie champêtre, la tranquillité d'esprit dont on espère en jouir et l'état d'indépendance qu'elle procure sont autant de charmes séduisants pour tout le monde. L'homme semble conserver une prédilection pour cette occupation primitive de son espèce.

**Quesnay** En Angleterre, l'état de fermier est un état fort riche et fort estimé, un état singulièrement protégé par le gouvernement. Le cultivateur y fait valoir ses richesses à découvert, sans craindre que son gain attire sa ruine par des impositions arbitraires.

**Smith** La richesse qui procède des progrès de l'agriculture est de nature durable.

**Buccleugh** Je suis d'accord : je garderai mes terres écossaises.

**Quesnay** Le riche fermier cultive en grand, gouverne,

commande, multiplie les dépenses pour augmenter les profits. Il ne néglige aucun moyen, aucun avantage particulier. Il fait le bien général.

**Smith** Chaque individu tâche d'employer son capital pour lui faire produire la plus grande valeur possible. Il ne pense qu'à son propre gain et, sans le savoir, il travaille à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. Il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions.

**Buccleugh** Smith, encore votre main invisible ! La petitesse de mon estomac rend charitable mon égoïsme. Le profit de mon capital présente le même effet !

**Smith** Suivant le cours naturel des choses, le capital d'une société naissante se dirige d'abord vers l'agriculture, ensuite vers ses manufactures et, en dernier lieu, vers le commerce.

**Buccleugh** Où le profit est-il le plus fort ?

**Quesnay** Les terres sont la source unique des revenus des nations agricoles.

**Smith** Mais, chez les peuples opulents de l'Europe, on emploie de grands capitaux dans le commerce et les manufactures. La quantité d'industrie augmente dans un pays en raison de l'accroissement du capital qui le met en activité.

**Quesnay** Mon cher ami, vous vous trompez. Les travaux des marchandises de main-d'œuvre et d'industrie pour l'usage de la nation ne sont que dépenses et non une source de revenu.

**Smith** Enfin, tous les jours nous voyons les fortunes les plus brillantes acquises dans le cours de la vie d'une seule personne, par le moyen du commerce et des manufactures, après avoir commencé par un très faible capital et même, quelques fois, sans aucun capital.

**Buccleugh** (*inspire*) Bill Gates fera fortune comme ça...

**Smith** Une fortune pareille acquise par l'agriculture, dans le même temps, et avec aussi peu de capital, n'a pas un seul exemple en Europe.

**Buccleugh** Je ne comprends pas comment ça marche. En agriculture, on investit en labourage, en bâtiments, en clôtures. Que fait-on pour les manufactures ?

---

SCÈNE 13  
LES MANUFACTURES

*Quesnay, Smith, Buccleugh, puis Rosine*

**Smith** Les opérations de plusieurs professions méca-

niques sont expliquées, avec des figures, dans l'Histoire des Arts et Métiers, publiée par l'Académie des Sciences de France.

**Quesnay** Et dans l'Encyclopédie.

**Smith** Prenons l'exemple d'une manufacture d'épingles.

**Buckleugh** Vous m'avez traîné dans une manufacture d'épingles. C'était très noir et très sale.

**Smith** Un ouvrier tire le fil à la bobille.

**Buckleugh** Il fait passer le fil de cuivre dans un trou pour le régulariser.

**Smith** Un autre le dresse.

**Buckleugh** Il dévide les rouleaux de fil en longueurs de dix mètres.

**Smith** Un troisième le coupe à la dressée...

**Buckleugh** Il coupe des bouts.

**Smith** Un quatrième empointe...

**Buckleugh** Il aiguisé les bouts.

**Smith** Un cinquième est employé à émoudre le bout qui doit recevoir la tête...

**Buckleugh** Ce n'est pas vrai, il repasse les pointes des bouts d'épingles.

**Smith** (*écartant l'objection*) La tête elle-même est l'objet de deux ou trois opérations séparées.

**Buckleugh** On tourne un autre fil sur lui-même et on obtient des têtes, je ne sais pas très bien comment...

**Smith** Frapper la tête est une besogne particulière.

**Buckleugh** Un tiers des ouvriers fait cela à toute vitesse, en jouant des pieds et des mains sur un billot.

**Smith** Blanchir les épingles est une autre besogne.

**Buckleugh** Avec de l'étain d'Angleterre.

**Smith** C'est même un métier distinct que de piquer les papiers.

**Buckleugh** Ce sont des femmes et des enfants qui font cela.

**Smith** J'ai vu une petite manufacture d'épingles où dix ouvriers faisaient quarante-huit mille épingles par jour.

**Buckleugh** Heureusement, nous ne sommes pas restés toute la journée !

**Smith** S'ils avaient travaillé indépendamment les uns des autres, chacun d'eux n'aurait pas fait vingt épingles, peut-être pas une seule.

**Buckleugh** Surtout si c'était vous, Smith.

**Smith** Cela vient de ce que la division du travail accroît l'habileté de chaque ouvrier et amène un accroissement dans la puissance productive du travail.

**Quesnay** Quel est l'avantage ? Le prix de ces marchandises n'est que la valeur de la matière première et de la subsistance de l'ouvrier.

**Smith** Bien sûr, la valeur d'une denrée est égale à la

quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter. Le travail est la mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise.

**Buckleugh** (*inspiré*) La valeur travail, voilà une idée qui fera du chemin...

*Rosine rentre avec une tisanière pour Buckleugh.*

**Quesnay** Le travail de la dentellière ajoute sa valeur au fil, qui est la matière première de la dentelle. Donc, le travail de la dentelle produit une augmentation de richesse. Il serait fort désavantageux que l'on inventât une machine qui fit, à peu de frais, de belles dentelles. La valeur de la dentelle baisserait.

**Rosine** La dentelle bon marché ! J'en pourrais acheter, alors !

**Smith** C'est la division du travail qui permet l'invention des machines. Les machines facilitent le travail humain.

**Quesnay** Il est vrai que les machines peuvent servir à diminuer les frais de salaires qu'on payerait à des hommes.

**Smith** Vous savez, les machines, en grande partie, ont été inventées par de simples ouvriers. Dans les premières machines à feu, ...

**Buckleugh** Les machines à vapeur.

*Buckleugh mime le mouvement du piston.*

**Quesnay** Inventées par Denis Papin, en France...

**Buckleugh** Construites par Thomas Newcomen, en Angleterre...

**Smith** Dans les premières machines à feu, un petit garçon ouvrait et fermait la communication entre la chaudière et le cylindre, suivant que le piston montait ou descendait. Un de ces garçons, qui avait envie de jouer avec ses camarades, attachait le bout d'un cordon au manche de la soupape et l'autre bout, au piston. La soupape s'ouvrait et se fermait sans lui. Ce perfectionnement est très important pour les machines à feu. Il est dû à un petit enfant.

**Rosine** Et ce nigaud n'a plus été payé !

**Quesnay** Mon ami, il demeure que la dépense du travail décide du prix des ouvrages des artisans.

**Smith** De meilleures machines, une plus grande dextérité et une division du travail mieux entendues font qu'une moindre quantité de travail est nécessaire pour chaque pièce produite. L'amélioration générale fait baisser le prix des ouvrages des manufactures.

**Rosine** Merveilleux, les prix vont baisser !

**Smith** On aurait aujourd'hui, pour vingt shillings, une montre meilleure que celle qu'on aurait payé vingt livres au siècle dernier.

**Rosine** (*à Buckleugh*) Monsieur le Duc, donnez-moi

votre montre qui ne vaut plus grand-chose !

**Smith** La réduction des prix, dans la coutellerie et la serrurerie de Birmingham et de Sheffield, a étonné les ouvriers de tous les autres endroits d'Europe. Ils ne peuvent pas faire d'aussi bon ouvrage pour le double ou le triple du prix.

**Quesnay** Que prétendez-vous en conclure ? Plus on épargne sur les dépenses de l'artisan, moins ses ouvrages sont richesses.

**Smith** Au contraire, la grande multiplication des produits des arts et métiers résulte de la division du travail. Elle donne lieu à cette opulence générale qui se répand dans les dernières classes du peuple.

**Rosine** Une opulence générale sans lutte des classes ?

**Quesnay** Ce que vous appelez « production de richesse » n'est que conservation de richesse.

**Smith** Vous comprenez bien que le travail, pour produire un objet manufacturé, est presque toujours divisé entre un grand nombre de mains. Par exemple, la veste de laine d'un journalier est le produit du travail d'une multitude d'ouvriers. Le berger, celui qui a trié la laine, celui qui l'a cardée, le teinturier, le fileur, le tisserand, le foulonnier, celui qui adoucit le drap. Dans un pays civilisé, personne ne pourrait être vêtu sans l'aide de plusieurs milliers de personnes.

**Quesnay** (*condescendant*) Bien sûr, chaque homme qui vit en société n'étend pas son travail à tous ses besoins. Par la vente de ce qu'il produit, il se procure ce qui lui manque. Ainsi, tout devient commercable, tout devient richesse par le trafic mutuel entre les hommes.

**Smith** Le grand commerce de toute société civilisée est celui qui s'établit entre la ville et la campagne. La campagne fournit à la ville des vivres et des matières premières. La ville renvoie à la campagne une partie de ses produits manufacturés. Les gains sont réciproques. La division du travail tourne à l'avantage de tous.

**Quesnay** Mon cher ami, le citadin n'est qu'un mercenaire payé par les richesses de la campagne.

**Smith** Mais non ! Les habitants de la ville et ceux de la campagne sont réciproquement les serviteurs les uns des autres.

**Quesnay** Les manufactures et le commerce accumulent beaucoup trop d'hommes et de richesses dans les grandes villes.

**Smith** Enfin, l'agriculture ne saurait se passer de quelques artisans. Le fermier a souvent recours aux forgerons, aux charpentiers, aux faiseurs de charrues et de voitures, aux maçons, aux cordonniers, aux tailleurs.

**Quesnay** Je le reconnais, l'artisan peut contribuer à la fertilité de la terre, par la formation des quelques instruments nécessaires pour la remuer. Mais, à défaut d'artisans, le cultivateur les ferait lui-même.

**Smith** Vous ne pouvez pas contester que les villes contribuent à l'amélioration des campagnes. Elles fournissent un marché vaste. Les habitants des villes achètent les terres. Ils introduisent la liberté et la sûreté individuelle, là où il y avait les guerres entre voisins et la dépendance servile de leurs supérieurs.

**Quesnay** (*cédant à regret*) La classe stérile augmente la demande et le prix des productions que l'agriculture lui fournit. De ce point de vue, effectivement, elle ne peut pas être envisagée comme purement stérile.

**Smith** Cette dénomination de stérile ou non-productive est très impropre, pour parler des manufactures.

**Quesnay** Une augmentation de richesse, par réunion de matières premières et de dépenses de consommation, n'est pas une création de richesse.

**Smith** On n'appelle pas stérile un mariage qui reproduirait seulement un fils et une fille pour remplacer le père et la mère.

**Buccleugh** C'est votre discussion qui me paraît particulièrement stérile !

**Smith** Nos jugements sont entièrement opposés.

## SCÈNE 14

## LES GUERRES FRANCO-ANGLAISES

*Quesnay, Smith, Buccleugh et Rosine*

*Le ton monte progressivement.*

**Quesnay** Entièrement opposés ! Par exemple, vous pensez que le fameux acte de navigation de Cromwell est favorable à votre commerce. Or, il a fermé les portes de l'Angleterre aux navires étrangers.

**Smith** C'est avec raison qu'il donne aux vaisseaux de la Grande-Bretagne le monopole de la navigation dans les ports anglais.

**Buccleugh** D'habitude, vous êtes contre les monopoles !

**Quesnay** Le commerce maritime vous paraît enrichir la nation anglaise. Vous oubliez la véritable source des richesses !

**Buccleugh** L'agriculture !

**Smith** Parce que la France et la Grande-Bretagne sont voisines, elles sont nécessairement ennemies...

**Rosine** Encore la guerre !

**Smith** (*poursuivant*) ... la richesse de l'une est d'autant plus redoutable aux yeux de l'autre. Les mar-

chands et les manufacturiers de l'une craignent la concurrence de l'autre. La jalousie mercantile est excitée par l'animosité nationale. Ces deux passions s'enflamment l'une l'autre.

**Quesnay** Les Anglais disent : Nos soldats sont braves pour de l'argent. Le gouvernement anglais a contracté des dettes pour soutenir une guerre opiniâtre. Il en a été dédommagé par un traité de paix avantageux...

**Rosine** Ils ont pris nos Indes !

**Smith** Quand survient la guerre, pour pourvoir à la défense de l'État, il faut des dépenses trois ou quatre fois plus fortes que la dépense ordinaire. Il faut que l'armée soit augmentée, ...

**Rosine** Les soldats sont enrôlés partout !

**Smith** (*poursuivant*) Il faut que la flotte soit équipée, que les garnisons soient approvisionnées de vivres, d'armes et de munitions. Dans ce besoin urgent, le gouvernement n'a d'autres ressources que des emprunts.

**Bucclough** Donc, nous avons gagné la guerre.

**Smith** Dans le cours des quatre guerres avec la France, en 1688, ...

**Rosine** Victoire du maréchal de Luxembourg à Steinkerque en 1692, avec le grand-père de mon père.

**Smith** (*poursuivant*) ... en 1701, ...

**Bucclough** Le duc de Marlborough gagne la bataille de Malplaquet en 1709.

**Smith** (*poursuivant*) ... en 1742, ...

**Rosine** Victoire du maréchal de Saxe à Fontenoy, en 1745, mon père en parle souvent.

**Smith** (*poursuivant*) ... en 1756, ...

**Bucclough** Wolfe prend Québec en 1759.

**Rosine** Quarante ans de guerre !

**Bucclough** Et quarante ans de paix soupçonneuse !

**Smith** (*poursuivant*) Au cours de ces guerres, la nation a contracté plus de cent quarante-cinq millions de livres sterling de dettes, outre toutes les autres dépenses extraordinaires que ces guerres ont occasionnées annuellement, de manière qu'on ne puisse pas compter, pour le tout, moins de deux cents millions de livres sterling. Les guerres de ce siècle ont été particulièrement dispendieuses.

**Bucclough** (*fier*) Pendant la guerre de Sept ans, l'Angleterre a dépensé environ 50 % de plus que la France.

**Quesnay** (*sous forme de reproche*) L'Angleterre a fondé ses forces militaires sur des emprunts.

**Smith** (*se justifiant*) Les gouvernements modernes soutiennent la guerre au moyen d'emprunts.

**Bucclough** Et remboursent-ils un jour ?

**Smith** Ce serait une pure chimère que de s'attendre à voir la dette publique complètement acquittée. Mais un pays qui abonde en marchands et en manufacturiers dispose de sujets en état de prêter.

**Quesnay** Toute armée où la solde attire les hommes ne peut être détruite. C'est donc la richesse qui soutient l'honneur des armes.

**Bucclough** Donc, nous avons gagné la guerre.

**Smith** Les gens de la capitale, éloignés du théâtre des opérations militaires, ne ressentent guère les inconvénients de la guerre. Ils jouissent, tout à leur aise, de l'amusement de lire dans les gazettes les exploits de leur flotte ou de leurs armées.

**Rosine** Mais les soldats souffrent et meurent !

**Quesnay** (*battu militairement, il l'explique intellectuellement*) Un historien transmet à la postérité les exploits militaires de sa nation. Il éblouit ses lecteurs par le merveilleux des opérations de la guerre.

**Rosine** (*chantant*)

Le trente et un du mois d'août  
Nous aperçûmes sous l'vent à nous  
Une frégate d'Angleterre  
Qui fendait la mer et les flots.  
C'était pour aller à Bordeaux

Vir-lof pour lof, au même instant,  
Nous l'attaquâmes par son avant,  
À coup de hache d'abordage,  
De pistolet, de mousqueton.  
Nous l'avons mis à la raison

Buvons un coup, buvons en deux  
À la santé des amoureux  
À la santé du roi de France,  
Et merde pour le roi d'Angleterre  
Qui nous a déclaré la guerre.

**Quesnay** S'il ignore les ressources du gouvernement économique et politique, l'historien fait un livre amusant, certes, mais bien peu instructif.

**Smith** La France est un pays moins riche que l'Angleterre.

**Quesnay** La force des états ne consiste pas dans une grande population. La partie militaire d'une nation ne peut subsister, ni agir, que par la partie contribuable. La partie contribuable est le héros qui gagne les batailles, qui prend les villes, qui acquiert la gloire et qui est le plus tôt épuisé.

**Bucclough** Les Français payent-ils moins d'impôts que nous ?

SCÈNE 15  
LES IMPÔTS

*Quesnay, Smith, Buccleugh et Rosine*

*Smith domine le débat.*

**Smith** En Grande-Bretagne, on lève dix millions de livres Sterling d'impôts par an, sur une population de moins de huit millions de têtes. La France renferme environ vingt-trois millions d'habitants, trois fois plus que la Grande-Bretagne. Le sol et le climat sont meilleurs. Cependant, la totalité du revenu du trésor public en France est de quinze millions de livres Sterling, la moitié de ce qu'on aurait dû espérer si le peuple eut contribué de la même manière.

**Buccleugh** Et pourquoi cela ?

**Quesnay** Ce n'est pas la quantité d'impôts, mais la mauvaise forme d'imposition qui cause la décadence observée en France.

**Smith** Le peuple de France souffre infiniment plus d'oppression par les impôts que celui de la Grande-Bretagne.

**Buccleugh** Quelles réformes faudrait-il faire ?

**Quesnay** L'imposition ne doit porter que sur le revenu. La forme d'imposition la plus simple est établie proportionnellement au revenu.

**Smith** Oui, les sujets doivent contribuer au soutien du gouvernement en proportion de leur revenu.

**Rosine** (*joyeuse*) La grande réforme fiscale !

**Quesnay** Que l'impôt soit établi sur le produit net des terres !

**Smith** Au milieu de toutes les variations de l'agriculture et de la valeur de l'argent, un tel impôt s'ajusterait de lui-même. Il se trouverait constamment d'accord avec les principes de justice et d'égalité.

**Buccleugh** Donc, un impôt unique sur les fermages. Quel en serait le montant ?

**Smith** Les impôts de la Grande-Bretagne sont de dix millions de livres Sterling par an. La production agricole se monte à trente millions de livres Sterling. Le loyer des terres est d'environ d'un tiers de la production, soit dix millions de livres Sterling par an. La totalité des fermages serait prise pour l'impôt.

*Silence, gêne de Quesnay.*

**Buccleugh** (*outré*) Ah, ça ! Docteur, vous m'avez séduit avec votre éloge de l'agriculture, mais vous me flattez pour me faire supporter l'impôt, à moi tout seul. Qui pourrait vous suivre ?

**Rosine** (*à Buccleugh*) Il faut toujours se méfier des savants !

**Buccleugh** Avez-vous des réformes plus acceptables ?

**Quesnay** Il faut au moins commencer par supprimer au plus tôt les impositions arbitraires établies sur les fermiers des terres.

**Smith** Les finances de France sont susceptibles de trois réformes très simples. Premièrement, supprimer la taille et la capitation.

**Quesnay** Ce sont les impôts payés par tous ceux qui ne sont pas nobles, en fonction de ce qu'ils possèdent. Une sorte d'impôt sur les petites fortunes !

**Buccleugh** (*exalté*) À supprimer !

**Rosine** La fièvre le reprend...

**Smith** Pour conserver le revenu de la Couronne, il faut augmenter le nombre des vingtièmes...

**Quesnay** C'est la taxe foncière payée en fonction des terres.

**Buccleugh** (*exalté*) À augmenter !

**Smith** Secondement, uniformiser la gabelle, les aides, les traites, les impôts sur le tabac dans toutes les parties du royaume...

**Quesnay** Ce sont les taxes sur les marchandises, comme la TVA.

**Buccleugh** (*exalté*) À simplifier !

**Smith** Troisièmement, mettre tous les impôts sous une régie de l'État pour économiser le profit du fermier général...

**Buccleugh** (*exalté*) Embauchons des fonctionnaires pour l'administration du Trésor Public !

**Rosine** Et qui va les payer ?

**Quesnay** Smith, que proposez-vous pour la dette du roi de France ?

**Smith** La vente des terres de la Couronne produirait une très grosse somme d'argent pour payer la dette publique.

**Buccleugh** (*exalté*) La privatisation !

**Smith** Les seules terres qui devraient appartenir à la Couronne, dans une monarchie civilisée, ce sont les terres destinées à la magnificence et à l'agrément, tels que les parcs, les jardins et les promenades publiques.

**Buccleugh** (*exalté*) Versailles, par exemple... Mais, ce sont les recommandations habituelles du Fonds Monétaire International aux états endettés !

**Quesnay** Le gouvernement doit s'occuper des opérations nécessaires à la prospérité du royaume. De trop grandes dépenses peuvent cesser d'être excessives par l'augmentation des richesses.

**Buccleugh** (*en transes*) Oh ! Oh ! Ooh ! Déficit public ! ... Croissance ! ... Politique quesnaysienne, n'est-ce pas ?

*Quesnay et Smith sont très étonnés.*



**Rosine** C'est du délire pur !

**Bucpleugh** (*insistant*) Politique keynésienne ! Déficit budgétaire ! Croissance de la production ! Voilà ... John Maynard Keynes !

*Quesnay et Smith se résignent à ne pas comprendre.*

**Quesnay** Les vues du gouvernement doivent se fixer à l'abondance et à la valeur des productions de la terre, pour accroître ses revenus.

**Bucpleugh** (*exalté*) C'est le Produit National Brut.

**Rosine** Je n'y comprends rien !

**Smith** C'est vrai, la richesse d'un pays est la valeur de son produit annuel. Elle est la source où se puisent, en définitive, tous les impôts.

**Quesnay** Il y a plus de ressources pour les besoins de l'État quand le peuple est dans l'aisance.

**Rosine** J'aimerais bien que ce soit vrai !

**Bucpleugh** (*exalté*) La croissance économique fait rentrer plus d'impôts.

**Smith** Dans presque tous les pays, le revenu du souverain est tiré de celui du peuple.

**Rosine** Hélas !

**Smith** Plus le revenu du peuple est considérable, plus il est en état d'en rendre au souverain. L'intérêt de celui-ci est donc d'augmenter le revenu annuel.

**Bucpleugh** (*souçonneux*) Et les intérêts des capitaux ?

**Smith** L'intérêt de l'argent est un sujet d'imposition beaucoup moins adapté que le revenu de la terre. La somme de ce qu'on possède en capital est presque toujours un secret. Une inquisition sur la fortune de chaque individu serait source de tant de vexations que personne ne pourrait la supporter. Le capital peut s'emporter très facilement.

**Bucpleugh** (*enthousiaste*) Dans les paradis fiscaux !

**Smith** Le propriétaire de capital est citoyen du monde. Il n'est attaché à aucun pays en particulier.

**Rosine** C'est le libéralisme des riches qui peuvent voyager !

---

#### SCÈNE 16

#### LA CONSOMMATION DES RICHES

*Quesnay, Smith, Bucpleugh et Rosine*

**Bucpleugh** (*redevenu raisonnable*) Je voudrais vous demander un avis. Mes revenus sont considérables. Je vais être maître de les dépenser moi-même : que conseillez-vous que je fasse ?

**Smith** Un homme riche peut dépenser son revenu à tenir une table abondante et somptueuse, à entretenir un grand nombre de domestiques, à avoir une multitude de chiens et de chevaux.

**Rosine** La belle vie !

**Smith** Il est mieux de se contenter d'une table frugale et de quelques serviteurs et d'embellir ses maisons de ville et de campagne, d'orner sa demeure, en constructions, en mobilier, en collections de livres, de statues, de tableaux.

**Rosine** Que voilà une vie bien austère pour un riche !

**Smith** La dépense en choses durables augmentera constamment sa magnificence.

**Buckleugh** Donc, pas de domestiques !

**Quesnay** Il faut laisser aux riches la liberté des dépenses. Si le luxe les porte à nourrir et à payer des inutiles, des domestiques, ceux-ci sont des consommateurs qui distribuent l'argent des riches. Leur nourriture, leurs vêtements, leurs gages soutiennent la consommation. Le riche qui jouit ainsi de ses richesses les rend à la société. On ne doit point gêner les riches dans la jouissance de leurs revenus. Car c'est la jouissance des richesses qui perpétue les richesses.

**Buckleugh** Donc, beaucoup de domestiques !

**Smith** (*montrant son opposition*) Pour la plupart des gens riches, la principale jouissance de la richesse consiste à en faire parade. La dépense d'un grand seigneur fait vivre plus de gens oisifs que de gens laborieux.

**Quesnay** Un domestique qui prépare le dîner à son maître...

**Buckleugh** Quand le maître n'est pas à la diète !

**Quesnay** (*reprenant*) ... un domestique qui lui prépare les choses nécessaires pour ses besoins, épargne à celui-ci le temps qu'il emploierait à ces fonctions et qu'il emploie à un travail productif. Ainsi le domestique contribue, auxiliairement, aux travaux de son maître.

**Buckleugh** Donc, beaucoup de domestiques !

**Smith** (*montrant son opposition*) Un particulier s'appauvrit à entretenir des domestiques. Il s'enrichit à employer des ouvriers.

**Quesnay** Les ouvriers ne sont utiles qu'autant qu'ils provoquent les riches à la dépense et qu'ils dépendent eux-mêmes le gain qu'ils retirent de leur travail.

**Buckleugh** Donc, je dépenserai mon argent.

**Smith** (*montrant son opposition*) Tout prodige paraît être un ennemi du repos public et tout économiste un bienfaiteur de la société.

**Rosine** C'est tout le contraire !

**Quesnay** Les hommes riches qui ne contribuent en rien à la production de richesses seraient des hommes fort nuisibles s'ils ne dépensaient pas leurs revenus. Il serait même avantageux qu'ils consommassent aussi le capital.

**Rosine** (*moqueuse*) Qu'ils consommassent le capital !

**Quesnay** Le capital serait encore plus utile en passant à des hommes laborieux.

**Smith** (*montrant son opposition*) En ne bornant pas sa dépense à son revenu, le prodige entame son capital.

**Buckleugh** Quand on demande conseil aux économistes, ils disent tous des choses différentes.

**Smith** (*conciliant*) Il est rare, il est vrai, que la prodigalité des individus puisse influencer sur la fortune d'une grande nation. L'imprudence de quelques-uns serait compensée par l'économie des autres.

## SCÈNE 17

## LE DÉPART DE QUESNAY

*Quesnay, Smith, Buckleugh et Rosine*

**Quesnay** Mon cher ami, non seulement je voudrais la diminution des dépenses, mais aussi la diminution du travail pénible, avec la plus grande jouissance possible. Il me semble que ce désir est général chez les hommes.

**Smith** Je comprends bien que l'économie politique se propose de mettre le peuple en état de se procurer un revenu et une subsistance abondante et de fournir à l'État un revenu suffisant pour le service public. Elle se propose d'enrichir à la fois le peuple et le souverain.

**Quesnay** N'oubliez pas que l'aisance du petit peuple contribue, par sa consommation, à la prospérité de l'État.

**Smith** En représentant la richesse des nations comme consistant en biens consommables reproduits par le travail de la société, votre doctrine est juste, grande et généreuse.

**Quesnay** Mon ami, je vois avec plaisir que vous avez enfin saisi.

**Buckleugh** Il se fait tard, n'empêchons pas le docteur de se retirer.

**Quesnay** Je vous quitte. Adressez-vous demain à mon collègue de la Saône, le médecin de la Reine. Il verra s'il faut saigner.

**Buckleugh** Je ne veux pas être saigné...

**Quesnay** Peut-être éviterez vous la saignée, mais : tisane et diète !

**Buckleugh** Merci bien, docteur, de votre tisane et de votre diète.

**Smith** Votre système est très ingénieux. J'admire votre grand savoir.

**Quesnay** Nous ne raisonnons point contre les faits. Les faits sont des réalités.

**Smith** Même si nos opinions sont opposées, nos affections peuvent demeurer très semblables l'une à l'autre.

**Quesnay** Pensez toujours que le résumé de tous les droits de l'homme est la liberté, une liberté sacrée.

*Smith et Buccleugh saluent Quesnay. Quesnay et Rosine sortent.*

## SCÈNE 18

## LA CRITIQUE DE QUESNAY

*Smith et Buccleugh, puis Rosine*

*Silence. Buccleugh se lève de son fauteuil et marche d'un pas mal assuré. Smith est plongé dans ses propres pensées.*

**Buccleugh** (sur l'air de « Au clair de la lune »)

Now the moon is shining,  
Help me, good Pierrot:  
Lend me a pen and ink, to  
Write a line or so.  
Wind's blown out my candle,  
Nothing in the hod,  
Open, open, open,  
For the love of God ! (\*)

**Smith** C'est un vieil homme infirme.

**Buccleugh** Mais encore vif...

**Smith** Son Encyclopédie est une copie de celle de Chambers.

**Buccleugh** « Cyclopedia or an Universal Dictionary of arts and sciences » ?

**Smith** Oui, elle date de quarante ans déjà.

**Buccleugh** Mais Chambers n'a écrit que deux volumes. Diderot a déjà sorti dix-sept volumes et il en éditera trente-cinq au total.

**Smith** Ces médecins spéculatifs s'imaginent que la santé du corps ne se maintient que par un régime précis de diète et d'exercice dont on ne pourrait s'écarter le moins du monde sans occasionner une maladie. L'expérience semble bien montrer que le corps humain conserve le plus parfait état de santé sous une multitude de régimes divers. Il contient en lui-même quelque principe de conservation tendant à corriger les mauvais effets d'un régime même vicieux.

**Buccleugh** Pensez-vous que je puisse manger à nouveau ?

**Smith** Monsieur Quesnay se figure que le corps politique ne pourrait prospérer que sous le régime de la parfaite liberté et de la parfaite justice. Si une nation ne pouvait prospérer sans jouir de la liberté parfaite et de la justice parfaite, aucune nation au monde n'eût

jamais pu prospérer.

**Buccleugh** (*singeant Smith*) Monsieur Quesnay se figure que le corps ne pourrait prospérer que sous le régime de la parfaite diète et de la parfaite saignée. Si une personne ne pouvait guérir sans jouir de la diète parfaite et de la saignée parfaite, aucun individu au monde n'eût jamais pu guérir.

*Smith s'esclaffe.*

**Smith** Il est absolument certain que tout individu s'efforce d'améliorer son sort. Ce principe est la source de l'opulence privée et publique. En dépit des folies du gouvernement et des erreurs de l'Administration, il a assez de force pour maintenir le progrès naturel vers une meilleure condition. Semblable à ce principe de vie des espèces animales, il rend souvent la santé malgré la maladie, en dépit des absurdes ordonnances du médecin.

**Buccleugh** Vous êtes d'accord avec moi, ni saignée, ni diète.

**Smith** Les disciples de M. Quesnay forment une secte, dans la république des lettres françaises, distinguée sous le nom d'économistes.

**Buccleugh** Tous les intellectuels enflammés manquent d'humour.

**Smith** Ses calculs magnifiques sur les profits à faire dans la culture et l'amélioration des terres amusent le public. Leurs résultats sont faux.

**Buccleugh** Avez-vous vérifié ?

**Smith** Vous avez entendu ses calculs sur le prix de revient du blé. Ce n'est qu'imagination. En France, on ne sait même pas la taille d'un arpent. Elle varie selon les provinces, de 30 %. Son tableau économique ce n'est pas les bouteilles qu'il a montrées, mais une suite de chiffres à donner le tournis.

**Buccleugh** (*cherchant*) Mais, où sont passées les bouteilles ?

**Smith** Son erreur capitale consiste à se représenter la classe des artisans, manufacturiers et marchands comme totalement stérile et non productive.

**Buccleugh** Tout le monde est-il productif ?

**Smith** Un ouvrier d'une manufacture ajoute à la valeur de la matière. Il produit une valeur. Son travail

(\*) On peut préférer la version française :

Au clair de la lune  
Mon ami Pierrot  
Prête-moi ta plume  
Pour écrire un mot  
Ma chandelle est morte  
Je n'ai plus de feu  
Ouvre-moi ta porte  
Pour l'amour de Dieu.

Ou, cette autre, également française :

Au clair de la lune  
L'aimable Lubin  
Frappe chez la brune  
Elle répond soudain  
Qui frapp' de la sorte ?  
Il dit à son tour  
Ouvrez votre porte  
Pour le Dieu d'amour.

peut être appelé travail productif.

**Buccleugh** Comme le travail des agriculteurs ?

**Smith** Oui. Un domestique, au contraire, produit des services qui périssent et disparaissent à l'instant où ils sont rendus. Il est stérile et non productif.

**Buccleugh** Mon cuisinier n'est-il pas productif ?

**Smith** Nullement. Les domestiques, comme les classes les plus respectables de la société ne produisent aucune valeur. Le Souverain, les magistrats, l'armée, sont autant de travailleurs non productifs. De même les ecclésiastiques, les avocats, les médecins, les gens de lettres, les comédiens, les chanteurs et les danseurs d'Opéra.

**Buccleugh** Est-il décent de mettre le Souverain dans la même classe que les domestiques ?

**Smith** L'ouvrage de tous s'évanouit au moment même qu'il est produit.

**Buccleugh** Smith, si vous me faites un cours, vous n'êtes pas productif. Si vous écrivez un livre, êtes vous productif ?

**Smith** J'écrirai un livre.

**Buccleugh** Être ou ne pas être productif ? Voilà votre question.

**Smith** Monseigneur, vous vous moquez de moi.

**Buccleugh** Votre théorie des non productifs n'est pas meilleure que celle des stériles du docteur Quesnay. En revanche, vous parlez si bien du capital...

**Smith** Le capital d'un pays se grossit par les épargnes faites sur les revenus. Toute augmentation de la masse des capitaux augmente le nombre de gens productifs et, par conséquent, la richesse de tous les habitants.

**Buccleugh** « Le Capital », c'est un bon titre pour votre nouveau livre.

**Smith** « La richesse des Nations » plaira sans doute mieux.

**Buccleugh** (*dubitatif*) « Richesses », « Capital »...

**Smith** Le grand projet de l'économie politique, c'est l'augmentation de la richesse et de la puissance d'un pays. Dans un pays richement pourvu de capitaux... la concurrence y serait aussi grande que possible... et les profits aussi bas que possible. À mesure que la quantité des fonds à prêter à intérêt vient à augmenter, l'intérêt va en diminuant. À mesure que les capitaux se multiplient, le profit diminue.

**Buccleugh** La baisse tendancielle du taux de profit ! N'insistez pas là-dessus, si tant est que cela soit vrai. Vous risquez la contradiction interne, comme diraient les Allemands.

**Smith** Au comble de la richesse, le profit net serait peu élevé.

**Buccleugh** Et les salaires, vont-ils augmenter ?

**Smith** Le progrès continu de la richesse nationale donne lieu à une hausse des salaires. Les salaires sont les plus élevés dans les pays qui marchent le plus vite vers l'opulence et non dans ceux qui sont les plus riches. L'Amérique septentrionale est moins riche que l'Angleterre, cependant les salaires y sont beaucoup plus élevés. Elle marche avec une plus grande rapidité vers l'acquisition de nouvelles richesses.

**Buccleugh** Les salaires sont-ils égaux ?

**Smith** S'il fallait que toutes les personnes reçussent des salaires égaux dans le même genre de travail, il n'y aurait plus d'émulation.

**Buccleugh** Comment les différences se font-elles ?

**Smith** Selon l'effort. Un journalier qui travaille à la pièce est bien plus disposé à devenir laborieux parce que l'exercice de son industrie lui procure un bénéfice. Un apprenti est paresseux parce qu'il n'a pas d'intérêt immédiat au travail. Il n'en retire aucun bénéfice. Dans les emplois inférieurs, le salaire est le seul attrait du travail. On voit souvent les ouvriers payés à la pièce s'écraser de travail et ruiner leur santé en peu d'années.

**Buccleugh** Tous les métiers ne sont pas payés au même prix ?

*Rosine rentre avec une nouvelle tisanière. Elle remplit la tasse de Buccleugh.*

**Smith** Il faut aussi tenir compte des degrés de fatigue qu'on endure et de l'habileté qu'il faut déployer. Il peut y avoir plus de travail dans une heure d'ouvrage pénible que dans deux heures de besogne aisée.

**Rosine** Ça, c'est bien vrai !

**Smith** Un tisserand gagne plus qu'un garçon tailleur, son ouvrage est plus difficile ; un forgeron gagne plus encore, son ouvrage est plus sale. Un mineur gagne plus en huit heures que les autres en douze heures. Son travail sous terre est plus dangereux. Le métier de boucher a quelque chose de cruel et de repoussant, c'est le plus lucratif des métiers ordinaires.

**Buccleugh** Tout le monde est-il d'accord sur les salaires ?

**Smith** Les ouvriers désirent gagner le plus possible, les maîtres, donner le moins qu'ils peuvent.

**Rosine** Hélas !

**Buccleugh** Alors, comment s'accordent-ils ?

**Smith** Les maîtres des manufactures forment une sorte de ligue tacite afin de ne pas élever les salaires. En moins grand nombre, ils peuvent se concerter. La loi ne le leur interdit pas, elle l'interdit aux ouvriers.

**Buccleugh** Les ouvriers n'ont pas le droit de former des syndicats ?

**Smith** Les syndicats ouvriers sont interdits par la loi. Les ligues des ouvriers, offensives ou défensives, sont toujours accompagnées d'une grande rumeur. Ils sont désespérés et agissent avec la fureur de gens au désespoir, réduits à l'alternative de mourir de faim ou d'arracher à leurs maîtres, par la terreur, un peu de condescendance à leurs demandes. Dans toutes les luttes, les maîtres sont en état de tenir plus longtemps.

**Buckleugh** Smith, vous n'êtes pas un intellectuel qui se révolterait contre cet état des choses ?

**Smith** Les classes inférieures du peuple semblent avoir une intelligence abâtardie, une stupidité et une ignorance crasse. Elles n'ont pas toutes leurs facultés

intellectuelles. Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples n'a pas lieu de développer son intelligence. Il perd l'habitude d'exercer ses facultés et devient stupide et ignorant. Sa dextérité dans son métier est acquise aux dépens de ses qualités intellectuelles. Cet état est celui de l'ouvrier pauvre, c'est-à-dire de la masse du peuple.

**Rosine** Du peuple anglais !

**Buckleugh** Et comment les salaires sont-ils fixés, en dehors des manufactures ?

**Smith** La rémunération des peintres, des gens de loi et des médecins est plus forte en raison de la durée de l'apprentissage pour atteindre à l'habileté nécessaire. Nous confions au médecin notre santé, ...

**Buckleugh** Pas moi !

**Smith** (*poursuivant*) ... à l'avocat notre fortune. Le prix de leur travail s'élève encore plus haut, pour que leur rang social les rende digne de la confiance qu'on leur fait. Les rémunérations exorbitantes que reçoivent les comédiens, les bouffons, les chanteurs et danseurs d'Opéra sont fondées sur la rareté du talent et la défaveur attachée à leur emploi. Parce que nous les

méprisons, nous sommes obligés de les récompenser avec prodigalité.

**Buckleugh** Et vous, Smith, combien dois-je vous payer ?

*Rosine tend la main à Buckleugh en attendant la pièce.*

**Smith** La rétribution ordinaire d'un savant professeur est très en-dessous de celle d'un bon avocat ou d'un bon médecin parce que la profession est encombrée d'une foule de personnes instruites aux frais du public.

**Buckleugh** Je vais y réfléchir. (*Il donne une pièce à Rosine.*)

**Smith** Il n'est pas possible de déterminer exactement le prix du travail, car on paye souvent des prix diffé-

rents, pour le même genre de travail, en raison de l'adresse de l'ouvrier (*il se désigne*) ou selon la libéralité du maître (*il désigne Buccleugh*) ou sa dureté.

## SCÈNE 19

## LA QUERELLE ENTRE BUCCLEUGH ET SMITH

*Smith et Buccleugh et Rosine*

**Buccleugh** Smith, comment traitez-vous les jeunes gens, avec votre libéralisme ?

**Smith** Passé douze ou treize ans, les jeunes gens n'ont guère besoin de contrainte pour assister aux leçons des professeurs qui méritent d'être écoutés.

**Buccleugh** Mais les cours sont obligatoires.

**Smith** La discipline dans les universités n'est pas conçue pour le bien des étudiants, mais pour la tranquillité des maîtres. Son objet est de maintenir l'autorité du maître en toutes circonstances. Elle semble supposer du côté des maîtres toute la vertu possible et folie du côté des étudiants.

**Rosine** Les étudiants chahutent !

**Smith** Cependant, quand les maîtres accomplissent leur devoir, les étudiants remplissent les leurs.

**Buccleugh** Les maîtres ne sont-ils pas toujours excellent, comme vous le fûtes à l'université de Glasgow ?

**Smith** La corporation des enseignants fait cause commune pour se traiter réciproquement avec beaucoup d'indulgence. Chacun consent à ce que son voisin néglige ses devoirs, pourvu qu'on lui laisse la faculté de négliger les siens. À l'université d'Oxford, presque tous les professeurs titulaires ont abandonné totalement jusqu'à l'apparence d'enseigner.

**Buccleugh** Alors, il faut payer les professeurs en fonction de leurs résultats, comme les ouvriers, aux pièces.

**Smith** Dans certaines universités, il est interdit au maître de recevoir aucune rétribution de ses élèves. Son traitement est fixe. Son intérêt se trouve mis en contradiction avec son devoir. Si ses émoluments sont les mêmes, qu'il remplisse ou non son devoir, il est de son intérêt de négliger ce devoir.

**Rosine** Toujours l'intérêt qui guide les Anglais !

**Smith** Si naturellement, il aime le travail, son intérêt est d'employer son temps libre à quelque chose dont il puisse retirer avantage.

*Buccleugh marche sur Smith d'un pas hésitant. Smith, très ferme, ne peut que reculer devant le duc.*

**Buccleugh** Alors, vous ne ferez rien, quand je vous verserais une rente annuelle de trois cents £ivres Sterling ?

**Smith** C'est la théorie générale. Moi, je vise plus haut.

**Buccleugh** Légèrement ambitieux !

**Smith** Je ne suis pas sûr que ce séjour en France vous fasse du bien.

**Buccleugh** Mais vous, vous en profitez largement...

**Smith** Les voyages, dit-on, forment la jeunesse. Mais c'est un pis-aller. Le discrédit où sont tombées les universités anglaises a mis à la mode de faire voyager les jeunes gens dans les pays étrangers, immédiatement au sortir de leurs classes.

**Buccleugh** Avec un mentor choisi par la famille...

**Smith** Le jeune homme (*il désigne Buccleugh*) quitte le pays à dix-sept ou dix-huit ans et y rentre à vingt-et-un. Il acquiert, dans le cours de ses voyages, une ou deux langues étrangères. Il ne les connaît pas suffisamment pour les parler et les écrire sans fautes.

**Buccleugh** Vous n'avez pas su m'apprendre. Vous parliez fort mal le français.

**Smith** En voyageant de si bonne heure, il dissipe en frivolités les plus précieuses années de sa vie, loin de la surveillance de ses parents.

**Buccleugh** (*chantant sur l'air de « Au clair de la lune »*)

While the moon is shining,  
Strephon, handsome swain,  
Comes to Chloe's door, and  
Knocks and knocks again.  
Who comes here so late, sir?  
Chloe asks above.  
Open, Chloe, open,  
For the God of love !

**Smith** Pour le Dieu d'amour ?

**Buccleugh** Pour le Dieu d'amour !

**Smith** Il revient plus prétentieux, plus relâché dans ses mœurs, plus dissipé.

**Buccleugh** Vous êtes assidu des salons parisiens pour les charmes des dames qu'on y rencontre...

**Smith** Il perd toutes les bonnes habitudes qui ont pu lui être inculquées...

**Buccleugh** Smith, vous me devez le respect !

**Smith** Il est absurde de voyager dans un âge si jeune.

**Buccleugh** Vous ne laissez aucune liberté de débattre avec vous. Vous ne supportez pas la critique. Vous êtes libéral en économie, mais autoritaire dans la discussion. Votre idéal, c'est : pas de contradicteur, une seule pensée, unique, la vôtre !

**Smith** Elle fera ma célébrité ! ■

FIN